

Blind

Comment voir sans percevoir ? Vers un regard spéculatif.

Pierre-Alexandre Fradet

Number 297, July 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/78768ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Fradet, P.-A. (2015). Review of [Blind : comment voir sans percevoir ? Vers un regard spéculatif.] *Séquences : la revue de cinéma*, (297), 23–23.

Blind Comment voir sans percevoir ? Vers un regard spéculatif

Dans la vie ordinaire comme au cinéma, il existe au moins deux grands types de regards. Le premier est celui qu'on porte sur le monde lorsqu'on demeure attentif à ses particularités propres : c'est un regard tourné vers l'extérieur. Le second est celui qu'on adopte lorsqu'on se détourne du monde pour se recentrer sur ce qu'on plaque de l'intérieur sur lui. Bien que l'œuvre d'Esquil Vogt évoque à maintes reprises le second type, elle ne rompt pas tout à fait avec le premier. Et peut-être est-ce là tout son mérite, puisqu'il est devenu courant aujourd'hui d'insister davantage sur les médiations qui construisent le réel que sur le réel lui-même.

Pierre-Alexandre Fradet

Ingrid perd la vue et doit réapprendre à vivre. Le plus souvent seule dans son appartement, elle tente de se figurer ce qui l'entoure : les meubles, les personnes, les couleurs. La tentation peut être grande de voir en elle un personnage qui révèle le travail de construction du réel par l'esprit. Aveugle, Ingrid semble coupée du monde extérieur et obligée de créer ce monde subjectivement, de l'intérieur. On trahirait l'œuvre d'Esquil Vogt en niant qu'elle flirte bel et bien avec cette idée dans plusieurs scènes, comme par exemple lorsque, assise devant son ordinateur, la jeune femme élabore des récits imaginaires sur ce qui se passe à proximité d'elle. L'alternance entre les plans rapprochés sur elle et les plans d'ensemble sur son environnement, la juxtaposition de son propre univers et des univers d'autrui, le décalage subtil entre ce que perçoivent son propre regard et celui des autres : ces divers procédés, et d'autres, donnent à voir une certaine intrication entre le rêve et la réalité, dont l'une des conséquences est l'embrouillement temporaire de la frontière vrai/faux (*La vie est un songe*, écrivait Calderon).

Mais **Blind** ne se contente pas d'insister sur le travail de construction du monde assuré depuis les différents points de vue qu'on y occupe. En plaçant son personnage dans un état de cécité, le réalisateur le situe au carrefour de deux possibilités : l'obligation de construire son monde, d'un côté, et la possibilité d'expérimenter le monde sans plaquer sur lui sa propre structure subjective de perception, de l'autre. Parce qu'Ingrid ne voit rien, elle paraît en effet à la fois conviée à créer un univers et capable d'éviter d'imposer au monde son propre schème perceptif. Or, c'est l'évocation de cette deuxième possibilité qui est la plus novatrice dans **Blind**. Autant en art qu'en sciences humaines, on répète à l'envi que la réalité est construite par l'individu. Au cinéma, cela s'exprime par l'idée selon laquelle la beauté se situe plus dans l'œil du spectateur que dans le film lui-même, ou bien par la mise en évidence des diverses médiations qui interviennent dans les œuvres filmiques : la mise en scène, le travail cognitif de l'observateur, le contexte social de réception de l'œuvre... En philosophie, cela s'articule autour de l'intérêt porté au conditionnement de l'objet par le sujet (la phénoménologie), à l'horizon d'attente à partir duquel on interprète un objet (l'herméneutique) ou au langage dans lequel se déploie le réel (le tournant linguistique).

Au lieu de faire comme si la structure perceptuelle dont l'être humain est porteur le conduisait inexorablement à rejeter l'existence de toute réalité et à la considérer comme inconnaissable, les réalistes spéculatifs contemporains (Quentin



L'expérience d'une réalité qui résiste à l'emprise de l'imaginaire

Meillassoux, Ray Brassier, Graham Harman, Iain Hamilton Grant...) cherchent à établir comment on peut s'exprimer à bon droit sur le réel, sans pour autant renouer avec un réalisme naïf inconscient des diverses médiations. Dans une moindre mesure, mais avec une grande justesse, **Blind** s'intéresse aussi au réel lui-même. Lorsque Ingrid se cogne contre le lave-vaisselle, elle ressent un choc et se blesse. Lorsque son copain la repousse au lit, elle fait l'épreuve physique d'un rejet. En l'occurrence, elle n'hallucine pas, mais fait l'expérience d'une réalité qui résiste à l'emprise de son imaginaire. Non pas qu'il soit impossible d'imaginer une blessure ou un rejet, mais cette capacité imaginative demeure toujours susceptible d'être réfutée ou rappelée à l'ordre par des expériences concrètes. En évoquant par moments ce qui s'impose à l'esprit de ce personnage, Esquil Vogt ne cherche pas à signifier qu'on peut se sortir miraculeusement de soi-même pour coïncider avec le monde extérieur, mais il rappelle qu'une réalité existe en dehors de l'esprit. Sa mise en scène n'est donc pas destinée à river la conscience du spectateur sur les médiations à des fins autoréférentielles : elle rend parfois manifeste la réalité extramentale et ouvre ainsi la voie – ne serait-ce que timidement – à un regard spéculatif. 🌀

Cote : ★★★★★

■ **BLIND : UN RÊVE ÉVEILLÉ** | **Origine** : Norvège – **Année** : 2014 – **Durée** : 1 h 36 – **Réal.** : Esquil Vogt – **Scén.** : Esquil Vogt – **Images** : Thimios Bakatakis – **Mont.** : Jens Christian Fodstad – **Mus.** : Henk Hofstede – **Son** : Gisle Tveito – **Dir. art.** : Jørgen Stangebye Larsen – **Cost.** : Ellen D hli Ystehede – **Int.** : Ellen Dorrit Petersen (Ingrid), Henrik Rafaelsen (Morten), Vera Vitali (Elin), Marius Kolbenstvedt (Einar) – **Prod.** : Sigve Endresen, Hans Jørgen-Osnes – **Dist. / Contact** : KMBO.